

Écrire et cartographier le nomadisme au XIX^e siècle. L'exemple des Kalmouks

Writing nomadism in the 19th century.
The example of the Kalmyks

Virginie Tellier

EMA, UR 4507 (CY Cergy Paris Université)

virginie.tellier@cyu.fr

<https://orcid.org/0000-0002-6032-1354>

Abstract

This article proposes to reflect on the writing of nomadism by comparing three accounts of journeys made between 1797 and 1859 in Kalmyk territory: *Voyage à Astrakan et au Caucase* (Jan Potocki, 1797), *Les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale* (Xavier and Adèle Hommaire de Hell, 1843-1845), *Voyage au littoral de la mer Caspienne* and *The Volga* (Moynet, 1860, 1867). The article first evokes the question of the place from which the visual, auditory and intellectual experience of the traveller is established; it then questions the distance, physical and symbolic, which separates the travellers from those they meet on the way; it finally attempts to relate the movement of the nomad, on the one hand, to the movement of the traveller, on the other.

Keywords: Kalmyks, nomadism, travelogue, cartography

La pensée du nomadisme résiste à la géographie. Pascal Clerc résume ainsi les résistances des géographes de la seconde moitié du XIX^e siècle : « Le nomadisme échappe au géographe et au paradigme géographique d'alors par sa mobilité, par sa territorialité ténue ou pour le moins plus réticulaire que surfacique, et par la fugacité de son empreinte sur le sol » (Clerc, 2006, p. 5). La volonté de cartographier les territoires nomades, et donc d'assigner des limites géographiques à des peuples en constant mouvement, relève

d'une gageure scientifique¹, qui peut manifester sur autrui l'expression d'un « pouvoir sédentaire », comme le rappelle Denis Retailé (2013) à propos de la cartographie du Sahara. Cartographe, c'est dessiner un espace de représentation qui tend toujours à sédentariser, en assignant des frontières à la mobilité des nomades. Cette difficulté n'est pas nouvelle au XIX^e siècle. François Hartog (1979) souligne qu'Hérodote ne parvient à penser le nomadisme des Scythes que, paradoxalement, en terme d'« aporie » :

Ce qu'ils [les Scythes] ont inventé, comme je le dis, de première importance, c'est une façon d'empêcher qu'aucun agresseur qui marcherait contre eux ne s'échappe et qu'aucun ne puisse les atteindre s'ils ne veulent être découverts. Des gens, en effet, qui n'ont ni villes ni murailles construites mais qui sont tous des porte-maison et des archers à cheval, qui ne vivent pas du labourage mais de leur bétail, qui ont leurs habitations sur des chariots, comment ces gens-là ne seraient-ils pas à l'abri des combats et impossibles à joindre (*aporoï*) ? S'ils ont imaginé ce genre de vie, c'est que leur territoire s'y prête et que les fleuves les y aident (Hérodote (IV, 46-47), 2017, p. 76).

Le nomadisme est ici doublement légitimé par Hérodote, d'une part en tant que stratégie militaire, qui explique la victoire des Scythes sur les Perses, d'autre part en tant que mode de vie adapté au territoire habité. Or l'espace qu'Hérodote assigne aux Scythes, dans le volume IV de ses *Histoires*, compris entre la mer Noire et la mer Caspienne, au pied du Caucase, est encore habité, au XIX^e siècle, par des nomades, désignés sous le terme de « Kalmouks » depuis le XVII^e siècle. Le présent article a pour objectif d'éclairer la pensée du nomadisme au XIX^e siècle, à partir de la lecture de trois récits de voyage rédigés ou publiés en français entre 1797 et 1867.

Jan Potocki réalise un long voyage dans le Sud de la Russie de mai 1797 à avril 1798. Pendant ce voyage, il prend quotidiennement des notes et envoie des lettres au roi Stanislas Auguste Poniatowski, alors déchu. Avant 1805, il remanie son texte en vue de la publication, mais cette seconde version reste également inédite de son vivant. C'est vraisemblablement de la première version que Julius Klaproth tire un livre en 1827, *Voyage du comte Potocki à Astrakhan et dans les cantons voisins, en 1797*, après la mort de l'auteur. Ce livre, publié par un membre éminent de la Société asiatique, se présente comme un document géographique. Il a pourtant, aux XX^e et XXI^e siècles, intéressé davantage les chercheurs en littérature (Beauvois, 1977 ; Fraisse, 1997 ; Moussa, 1998 ; Stroev, 2006), d'une part parce qu'il émane d'un auteur aujourd'hui essentiellement connu pour un roman, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, d'autre part pour la contribution très spécifique que ce journal apporte à la poétique du récit de voyage. Récemment, Fiszer (2020) s'interrogeait néanmoins sur le rapport entre science et littérature dans le récit de Potocki.

Entre 1838 et 1843, Xavier Hommaire de Hell, ingénieur et géographe, accompagné de son épouse Adèle Hommaire de Hell, accomplit un grand voyage dans le Sud

¹ L'évolution des techniques permet d'envisager aujourd'hui d'autres méthodologies pour cartographier le mouvement nomade. Charlotte Marchina (2019, p. 23) utilise ainsi le GPS et la fonction « traqueur ». Voir également Fossier & Marchina (2014).

de la Russie, dont l'un des objectifs scientifiques est de mesurer la différence entre le niveau de la mer Noire et le niveau de la mer Caspienne, par la création d'une ligne de nivellement² joignant les deux mers. Le volume scientifique qu'il publie à l'issue de son voyage est précédé de deux autres volumes, corédigés avec sa femme et publiés en 1843-1845 sous le titre *Les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale*. Ce vaste ensemble n'a jamais été réédité, à l'exception notable des chapitres rédigés par Adèle Hommaire de Hell, qui contiennent la narration du récit de voyage lui-même, et qui font l'objet d'éditions séparées dès le vivant de l'autrice (1860, 1868, rééd. 1993). Cet ensemble autonome est salué par les géographes lors de sa publication, et étudié ces dernières années par les historiens du récit de voyage et des figures de femmes voyageuses (Monicat, 1996 ; Boulain, 2012 ; Moussa, 2020).

En 1858-1859, Jean-Pierre Moynet accompagne Alexandre Dumas dans un grand voyage en Russie, de Saint-Pétersbourg jusqu'au Caucase. Il en rapporte des esquisses qui nourrissent son œuvre graphique, ainsi que deux contributions au *Tour du Monde* de Charton, « Voyage au littoral de la mer Caspienne » (1860), qui raconte le voyage d'Astrakhan à Kizliar et « Le Volga » (1867), dont les dernières pages sont consacrées au séjour chez le prince kalmouk Toumène.

Potocki, les époux Hommaire de Hell et Moynet font l'expérience d'une rencontre avec un peuple nomade, le peuple kalmouk. Comme l'écrit Sarga Moussa à propos d'un voyage de Potocki au Maroc, dans ce type spécifique d'expérience viatique, « le nomadisme n'est plus seulement l'apanage d'un sujet en mouvement (le voyageur), mais concerne aussi un objet d'observation (les Arabes nomades) » (Moussa, 1998, p. 337). Leurs récits de voyage reçoivent ainsi la mission de fixer sur le papier l'expérience singulière d'un double mouvement, le leur, en tant que voyageurs, et celui des Kalmouks, en tant que peuple nomade. Ces deux errances n'obéissent pas aux mêmes lois. Il arrive que voyageurs et autochtones se croisent, de loin, s'apercevant à distance dans la vaste steppe dont ils n'ont pas les mêmes usages et représentations. Il arrive également que des Kalmouks escortent provisoirement les voyageurs, à moins que ce ne soit le contraire, le voyageur se faisant ponctuellement compagnon du nomade. Il arrive, enfin, que les uns se dirigent au-devant des autres, afin de créer le temps et le lieu spécifiques d'une rencontre, née d'un mouvement qui constitue, cette fois, un véritable détour des uns et des autres. C'est de la ligne mouvante de ces errances nomades que le présent article souhaite rendre compte. J'aborderai d'abord la question du lieu à partir duquel s'établit l'expérience visuelle, auditive et intellectuelle du voyageur ; j'interrogerai ensuite la distance, physique et symbolique, qui sépare les voyageurs de ceux qu'ils croisent en chemin ; je tenterai enfin de mettre en relation le mouvement du nomade, d'une part, celui du voyageur, d'autre part.

² Dans cet article, nous appliquons les rectifications de l'orthographe parues au *Journal officiel de la République française* le 6 décembre 1990 et approuvées par l'Académie française, le Conseil de la langue française du Québec et le Conseil de la langue française de Belgique, sauf dans les citations, qui respectent l'orthographe d'auteur.

POINT DE VUE ET ORIGINE DU REGARD

Xavier Hommaire de Hell, seul géographe de notre corpus, fait graver à son retour une carte, dont voici un détail :

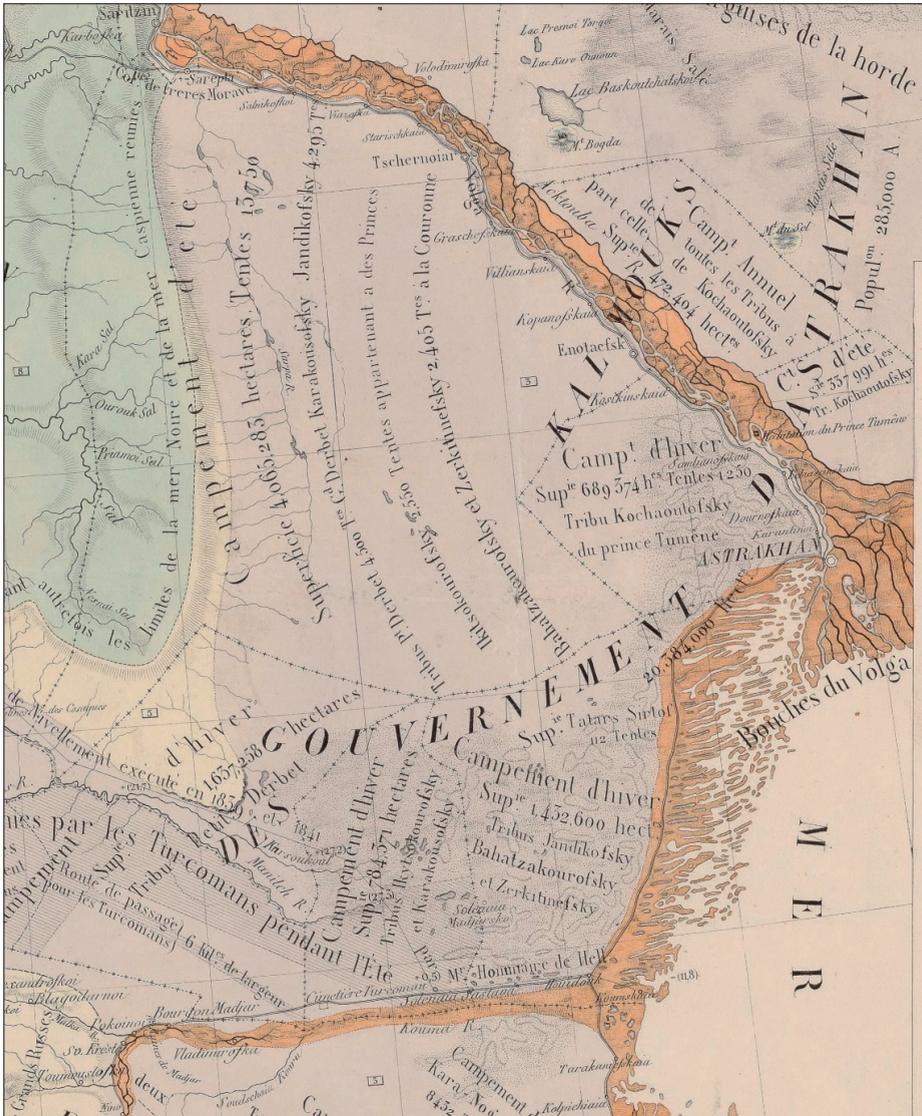


Figure 1. Carte géographique et statistique de la Russie Méridionale par Xavier Hommaire de Hell [détail] / d'après ses observations et ses itinéraires. Gravée par L. Bouffard

Bibliothèque nationale de France, département Cartes et plans, GE C-10689

Source : gallica.bnf.fr

Cette carte comprend des éléments fixes naturels, comme le tracé des cours d'eau, Volga, Kouma et Manytch, des éléments fixes liés à l'occupation humaine, comme les villes de Tsaritzyne (actuellement Volgograd), la colonie morave de Sarepta (actuellement incluse dans la ville de Volgograd), la ville d'Astrakhan, l'îlot du prince Toumène ou les villages d'Houïdouk, de Koumskaïa et de Vladimirofka. Ces éléments fixes permettent de restituer assez précisément les itinéraires suivis par chacun des voyageurs. La carte contient également d'autres informations que ces points de repère localisables. Les couleurs décrivent les types de terrain et leurs datations, introduisant une dimension historique, à laquelle renvoie également la figuration des « anciennes limites de la mer Noire et de la mer Caspienne réunies ». La caractérisation administrative « Gouvernement d'Astrakan » voisine avec une mention ethnographique, « Kalmouks », alors même qu'au moment où voyage Hommaire de Hell, et comme il le note lui-même, il n'y a plus d'entité administrative kalmouke au sein de l'Empire russe. Outre cette mention, des lignes de pointillés tentent d'assigner un espace mesurable aux aires où nomadisent les différents peuples kalmouks l'été et l'hiver. Sur ces zones sont en outre figurées par des hachures les « terres kalmoukes envahies par les Turcomans pendant l'été », tandis que les routes suivies par les Turcomans sont également représentées : se superposent alors deux représentations du nomadisme, l'un, celui des Kalmouks, autorisé par la possession de la terre, l'autre, celui des Turcomans, considéré comme une forme de banditisme.

Une mention mérite également l'attention, celle qui signale la nature spécifique d'un tracé, représentant la « ligne de nivellement exécuté en 1839 et 1841 par Mr Hommaire de Hell ». Adèle Hommaire de Hell l'évoque dans son récit, précisant que le cheminement à travers la steppe se fait « suivant la ligne invisible que la science [leur] traçait à travers le désert, et qui devait [les] conduire ainsi jusqu'aux sources du Manitch » (1845, p. 26). Le point de vue adopté dans la carte correspond à ce qu'on pourrait être tenté d'appeler, en adoptant la terminologie de Genette (1972, p. 206), une « focalisation zéro », tandis que le récit adopte une « focalisation interne », celle de la narratrice qui le prend en charge à la première personne. Le cartographe en sait davantage que les personnages. Le récit de voyage les avait représentés avançant péniblement sur cette ligne, s'y reprenant à deux fois, la première en 1839 par l'est, la seconde en 1841 par l'ouest afin de faire la jonction avec le tracé établi lors du premier voyage. Si la carte a été faite d'après les « observations » du géographe, elle ne dit plus rien de ces observations envisagées comme processus de perception, inscrit dans un temps et un espace spécifiques, depuis un point de vue qui ne peut être celui de l'utilisateur de la carte explorant, par en-dessus, l'espace traversé naguère, en partie seulement, par l'observateur.

Qu'en est-il, alors, du point de vue que le voyageur, fût-il scientifique, promène à hauteur d'homme, pendant le voyage, aussi loin que peut porter son regard dans la steppe ? Est-il si loin de celui du touriste curieux, qui, passant à côté d'un village kalmouk, se décide à aller le voir ? Ce regard touristique est représenté par Clarke, l'un des premiers professionnels du Grand Tour à voyager en Kalmoukie :

We afterwards saw a camp of Calmucks, in the plain towards the right of our route. As we much wished to visit this people, it was thought prudent to send a part of our Cossack escort before, in order to apprise them of our inclination, and to ask their permission (Clarke, 1816, p. 310).

À droite de la route, et assez près du chemin que nous suivions, nous vîmes un camp de Calmoucks. Nous désirions vivement visiter une de ces peuplades ; mais nous jugeâmes qu'il était prudent d'envoyer d'abord une partie de notre escorte cosaque leur faire part de notre désir, et leur demander leur agrément (Clarke, 1813, p. 356).

La position « à côté » est aussi souvent celle du voyageur professionnel, qu'il regarde des fenêtres du bateau ou du bord de la route. Le monde défile à côté du voyageur, au gré de son itinérance. Jan Potocki découvre aussi les Kalmouks alors qu'il se trouve, par hasard, à côté d'eux :

J'écris ceci a bord d'une grosse barque, sur la quelle j'ai arêté mon passage pour Astracan. mon marché avec le Patron a été d'autant plus facile a conclure que l'on parle beaucoup de Pirates, et qu'il a été bien aise de se renforcer de quelques passagers bien armés.

Nous sommes a l'ancre au pied d'un petit Ulusse Calmouk en sorte que je puis dire avoir passé la soirée avec eux. Ils vont, viennent, lutent, font une musique enragée, sur je ne sais quels instruments enfin ils sont comme je l'ai dit plus haut pétulents, et n'ont rien de l'Apathie tartare (Potocki, 2004, p. 28).

Le voyageur construit sa représentation à partir de quelques sensations éparses, réunies et ressaisies dans l'écriture. L'énumération paratactique de verbes d'action débouche sur l'aveu d'une impuissance à désigner les instruments de musique entendus. La phrase s'achève sur un double jugement, formulé par le biais des verbes *être* et *avoir* au présent de vérité générale. Ce jugement montre à la fois la posture d'extériorité de l'auteur et sa tentative pour différencier et classer les peuples rencontrés en les comparant les uns aux autres.

En outre, Potocki prend soin d'indiquer précisément où il se trouve, lorsqu'il écrit : le point de perception est aussi point de l'écriture. Aucune distance de soi à soi ne s'établit, le texte étant produit au moment même où s'effectue la perception. Ces notes ont le même caractère allusif que les esquisses que Moynet fait en chemin : le peintre voyage avec un carnet à dessins, mais il n'a que le temps de commencer des esquisses. Ainsi s'attarde-t-il à l'issue de la cérémonie religieuse qui leur est donnée : « Je reste un des derniers, car j'ai commencé lestement quelques croquis de vêtements des musiciens et des prêtres ; ce sont de purs costumes mongols » (Moynet, 1867, p. 88). On retrouve ici, dans le regard du peintre, le besoin de comparer pour situer le peuple rencontré par rapport aux peuples connus, ici les Mongols. Ces simples esquisses serviront ensuite de matériau pour préparer ses dessins et ses toiles, dans lesquelles il tentera de restituer ce point de vue originel, tout en assumant la distance conférée par le retour en France.

LA DISTANCE : UN ÉCART DE POINTS DE VUE ?

Lorsque Clarke aperçoit des Kalmouks à droite de la route, il marque son extériorité par rapport au groupe qu'il projette de visiter. Le pronom « *we* », « nous », inclut le locuteur dans une communauté de point de vue, qui regarde, à distance, « *this people* », « ce peuple », dont l'éloignement est redoublé par la peur qu'il suscite : avant de lui rendre visite, il est bon de lui adresser une escorte de Cosaques afin de connaître ses intentions. Ceux-ci servent d'intermédiaires, interprètes comme défenseurs éventuels, si les choses venaient à mal tourner. La présence de pirates, chez Potocki, reprend le motif du danger en le déclinant de manière romanesque, dans un plaisir de la narration qui confine à la fiction (Moussa, 1998, p. 340). Si Potocki peut dire avoir passé la soirée « avec » les Kalmouks, il ne le fait qu'au prix d'une légère distorsion avec le réel : le camp se situe sur la berge de la Volga, tandis que lui se trouve dans l'espace clos du bateau, sur le fleuve. La distance est faible, mais elle est là. La ligne de la berge les sépare. Sur le chemin de Kizliar, Potocki mentionne à plusieurs reprises les Kalmouks qu'il croise, comme il le fait des saïgaks ou des gerboises : « Nous avons rencontré des Calmouks, qui voyageoient sur des chaux » (Potocki, 2004, p. 60). « Dans ces environs campent des Calmouks, sujets de la couronne. A en juger par le nombre de leurs chaux ils doivent être très riches » (Potocki, 2004, p. 61). Croisés en chemin, les Kalmouks passent en silence dans l'espace visible depuis la caravane des voyageurs. Potocki les observe, fait des hypothèses d'après ce qu'il voit, mais ne leur parle pas. Seuls le prince Toumène et son épouse, auprès desquels il séjourne, peuvent constituer de réels interlocuteurs, véritables ambassadeurs de leur culture pour Potocki, précisément en ceci qu'ils maîtrisent les codes de la culture occidentale. Les Toumène, que rencontrent successivement presque tous les voyageurs, sont, comme les Cosaques, des médiateurs, à mi-chemin entre les cultures kalmoukes et occidentales, suffisamment connaisseurs de l'Occident pour rapprocher d'eux la Kalmoukie, quitte à en falsifier l'image.

Ainsi la distance peut-elle être, simultanément ou non, de deux natures différentes. L'éloignement des camps kalmouks, de l'autre côté de la route ou sur la rive, est de nature physique. Mais la distance peut également s'évaluer symboliquement, lorsque des frontières invisibles viennent suturer l'espace, comme les lignes tracées sur la carte d'Hommaire de Hell. Les Kalmouks, peuple mongol et bouddhiste, fascinent les voyageurs précisément parce qu'ils constituent la promesse d'une rencontre avec l'Orient, avec l'Asie. Les premières lignes du journal de Potocki, dans la version adressée à Stanislas Auguste, dessinent, peut-être ironiquement, la promesse d'un ailleurs rêvé : « 15 mai. Les tours dorées de Moscou se perdent dans un lointain bleuâtre. Adieu, Europe livrée aux troubles ! je vais me reposer dans la tranquille et paisible Asie » (Potocki, 2004, p. 141). Par la suite, Potocki affirme solennellement passer la frontière imaginaire qui sépare les continents :

C'est au passage de la Tzaritza que j'ai quitté l'Europe, pour entrer en Asie, au moins c'est à cette très petite Rivière que les meilleurs Geographes placent la limite de ces deux parties du monde – Et comme pour venir à l'appuy de leur opinion des Kalmouks avoient étalé leurs tentes sur le bord opposé et leurs Figures très asiatiques garnissoient le rivage – Leur costume est précisément ce que Vateau, Pilleman, et d'autres peintres de la même école, appelloient des figures chinoises et qu'ils placoient à ce titre dans les panaux et les dessus de porte (Potocki, 2004, pp. 24-25).

Potocki s'appuie ici sur l'autorité des « meilleurs géographes », dont il ne précise pas les noms, alors même que la question de la frontière entre Europe et Asie fait l'objet d'un vaste débat dès le XVIII^e siècle en Russie (Bassin, 1991, p. 5). La référence à ces géographes vient cautionner la superposition d'une ligne réelle, le tracé de la petite rivière Tsaritsa, affluent de la Volga qui a donné son premier nom à Volgograd, et une ligne imaginaire, celle de la frontière culturelle établie entre deux continents que la géologie ne permet pas de distinguer. Les Kalmouks servent de signe pour officialiser l'entrée dans l'Asie, en ceci qu'ils évoquent, pour l'auteur, les figures orientales conventionnelles des peintres occidentaux : véritables chinoiseries pour dessus-de-porte, les Kalmouks sont renvoyés à une imagerie qui nourrit l'imaginaire de Potocki et se superpose à l'authenticité de l'expérience.

Pour Moynet, le peuple kalmouk constitue également une frontière entre l'Europe et l'Asie, alors même qu'il ne place la limite qu'à Derbent, dans le Caucase.

En attendant, nous prenons plaisir à voir cheminer dans cette épaisse vapeur, une petite caravane composée d'une demi-douzaine de cavaliers kalmoucks, et de quatre chameaux portant une kibitka (tente), des meubles et des ustensiles de ménage. C'est une famille kalmoucke qui change de résidence. Hommes et femmes sont à cheval, et il est fort difficile de distinguer les uns des autres. Tout le groupe, entrevu dans la brume, a un aspect particulier ; ce n'est pas encore l'Orient, c'est la transition ; nous comprenons déjà mieux que nous commençons à quitter la Russie d'occident, et qu'en suivant le bord de la mer Caspienne nous nous acheminons vers les terres du soleil.

On nous appelle ; les voitures sont attelées, les chevaux sellés, de beaux rayons d'or dissipent les nuages, le ciel resplendit. En route ! en route pour Derbent ! la ville aux portes de fer ! la limite de l'Asie ! (Moynet, 1860, p. 114).

Les Kalmouks ne représentent pas ici une différence radicale, ils constituent une transition, un entre-deux : ce qui distingue le Kalmouk du Chinois, c'est qu'il n'est pas encore tout à fait l'Orient, alors qu'il n'est déjà plus l'Occident. Il est tout entier « frontière », celle-ci n'étant plus conçue comme une ligne, mais comme une zone aux contours mal définis. La frontière se fait alors lieu propice à l'échange et au dialogue, tout comme à la confrontation, et non plus espace de clôture. L'espace kalmouk représente alors l'une de ces « zones de contact » au sens où l'entend Mary Louise Pratt, qui les définit comme des « espaces sociaux où des cultures se rencontrent, se

confrontent et s'affrontent les unes les autres, souvent dans un contexte de relations de pouvoir très asymétriques³ » (1991, p. 34).

La profondeur de l'histoire n'est pas seulement celle des strates géologiques que Hommaire de Hell met en couleur sur sa carte : elle donne aussi à l'espace une épaisseur temporelle, qui articule horizontalité du présent et verticalité du passé, afin de mettre en cohérence l'occupation des terres et la succession des civilisations. Jan Potocki, s'il ne dessine pas de carte pendant son séjour, a en revanche emporté un « Atlas cyclographique » (Potocki, 2004, p. 41) de sa composition : il s'agit d'un atlas historique, représentant chaque continent à la fin de chaque siècle, et ce depuis deux-mille ans avant Jésus-Christ. L'Afrique, l'Europe et l'Asie sont ainsi représentées au moyen de trente-sept cartes différentes chacune, qui figurent les mutations du monde et superposent ainsi, dans l'espace, des frontières mouvantes, au gré du déploiement des peuples, du développement et de la chute des empires, comme s'il s'agissait d'ordonner le visible pour lui donner la cohérence d'un système. La superposition des cartes, comme les images d'un ancien film d'animation, crée un mouvement propre, celui de l'espace dans le temps. Les villes deviennent, siècle après siècle, des ruines, puis des traces, puis des échos d'un passé lointain :

J'ai encore suivi de loin le cours du Don, mais sans jamais apercevoir le lit de ce Roi des fleuves de Scythie, de ce Tanaïs, si fameux dans les Poètes grecs ainsi que dans leurs histoires, et que j'avois si souvent passé et repassé à la suite d'Herodote de Strabon ou de Ptolémée. – J'ai cependant aperçu de loin les tours de la Stanica bieloiewskaia, que j'ai toujours regardé comme la Beluwesch de Nestor, et le Sarkel ou *hospitium album* des écrivains du bas Empire. C'étoit une forteresse que les Grecs avoient bâti sur le Don pour défendre le pays des Khozars contre les incursions des Patzinaces. Le Géographie Deli le place Sarkel à Bielgorod, mais c'est faute d'avoir lu Nestor et je crois l'avoir assés démontré dans mes premiers essais sur la Sarmatie (Potocki, 2004, p. 23).

L'espace se donne certes à lire, mais cette lecture se fait dans la confrontation à des textes, aux siens ou à ceux des autres : il s'agit peut-être non tant de lire l'espace, que d'y inscrire le déjà-lu. Potocki cherche à identifier des villes, à assigner des noms aux lieux. « Sarkel », souvent assimilée à « Belgorod », qui constitue la traduction russe du nom khazar, « ville blanche », n'existe pourtant plus au moment où passe Potocki, le nez rivé dans ses livres de voyage. Apparaît ici une nouvelle distance, créée par le filtre que la culture pose sur le réel, au point de se superposer à la perception, jusqu'à la remplacer. Potocki ne voit pas le Don, mais il suit le cours du Tanaïs. Deux fois, l'expression « de loin » éloigne la réalité du perçu, remplacé par la connaissance qui lui préexiste, et qui rend, en définitive, inutile la perception.

³ “social spaces where cultures meet, clash, and grapple with each other, often in contexts of highly asymmetrical relations of power”. Nous traduisons.

VOYAGEURS ET NOMADES : POINTS DE VUE EN MOUVEMENT

Le voyageur parcourt un espace, où il essaie de repérer des points fixes, tâche ardue dans les steppes où l'horizon s'étend à l'infini, dans ces steppes peuplées de pasteurs nomades qui ne laissent pas trace de leur passage, comme le note Adèle Hommaire de Hell : « Aucun vestige de vie ne venait nous avertir que d'autres hommes avaient campé où nous étions. Le steppe⁴ est comme la mer ; il ne garde nulle trace de ceux qui le traversent » (1845, p. 24). Il n'y a rien à voir dans la steppe, et le voyageur occidental, aussi savant soit-il, fait l'expérience de son incompetence. Il ne sait quoi regarder, car il voit mal. La meilleure vue appartient, non tant à l'opiniâtre observateur, qu'à l'autochtone, capable de distinguer un chameau à d'incroyables distances, comme le remarque Xavier Hommaire de Hell :

Les Kalmouks, comme tous les habitants des grandes plaines, ont la vue excessivement perçante. Une heure après le coucher du soleil ils savent encore reconnaître un chameau à cinq ou six kilomètres de distance ; très-souvent, là où je n'apercevais qu'un point à peine marqué à l'horizon, ils distinguaient un cavalier armé de sa lance et de sa carabine (1845, pp. 101-102).

Les Kalmouks ne voient pas seulement différemment des Occidentaux, ils voient également mieux. La distance culturelle se fait ici « écart » pour reprendre l'expression de Jullien (2012), l'autre pouvant enrichir ou informer le regard. Xavier Hommaire de Hell se trouve, dans ce passage, à côté des Kalmouks dont il restitue l'expérience ; mais, cette fois, il regarde dans le même sens qu'eux, il tente d'épouser leur point de vue, ou tout au moins de le restituer, car il mesure l'écart qui persiste entre leurs deux perceptions : le Kalmouk voit un chameau que lui-même ne distingue pas. Or la négation restrictive « ne... que... » atteste de la supériorité manifeste de l'autochtone : l'expérience donne raison aux Kalmouks. Si, comme le rappelle Héléne Blais, l'histoire spatiale est mise en difficulté par le « silence des sources » (2009, p. 152) qui ne donne bien souvent accès qu'au discours occidental, il ne paraît pas impossible de rechercher en lui les traces d'un discours, d'un point de vue ou d'un mouvement émanant des peuples autochtones.

Pour épouser le point de vue des nomades, il faut regarder, à un moment donné, dans le même sens, et pour cela faire sien leur mouvement. En enserrant de larges plages d'espaces dans des lignes de pointillés, Xavier Hommaire de Hell fait effort pour cartographier le nomadisme, sans le figer trop abruptement, en lui assignant des figures conformes à sa liberté. S'il dénombre précisément les tentes et évalue les surfaces, il renonce à assigner des limites à chaque tribu, seuls les Kachaoutofsky (Khoshts) du Prince Toumène bénéficiant d'un espace à part, distinct des autres. Il se contente presque de noter la grande partition, correspondant à la migration saisonnière entre campements d'été, au Nord, et campements d'hiver, au Sud. L'effet est largement distinct de celui que produit, un siècle plus tôt, la carte de Delisle, évoquée par Potocki.

⁴ Le mot « steppe » est encore masculin au milieu du XIX^e siècle, conformément à son origine russe.



Figure 2. Joseph Nicolas Delisle, « Territorium Pontum Euxinum et Mare Caspium Interiacens, Cubaniae et Geogiae delineationem geographicam, reliquamque partem fluvii Volgae, eiusque ostium exhibens », *Atlas Russicus*, Petropoli 1745, NP.

Bibliothèque nationale de France, département Cartes et plans, GE BB 565 (2, 48-75)

Source : gallica.bnf.fr

Dans cette carte, les *ulus*⁵ du *khan* kalmouk sont représentées par des tentes, dessinées comme les habitations d'Astrakhan, et assignées à un espace propre, immobile, au cœur de la steppe. Les deux propositions cartographiques s'avèrent l'une et l'autre insatisfaisante, parce que le mode de représentation de la carte est par essence sédentaire. Néanmoins, la proposition de Hommaire de Hell cherche à adopter un figuré

⁵ Un « *ulus* » est un groupe social placé sous la direction d'un « *noyon* ». Le terme a pu désigner ultérieurement une unité administrative.

souple, qui évite de sédentariser les Kalmouks, tout en les reconnaissant comme propriétaires des terres qu'ils habitent.

Si les cartes peinent à figurer le mouvement, le récit, qui permet plus soupagement de construire des « chronotopes », susceptibles de traduire la « corrélation essentielle des rapports spatio-temporels » (Bakhtine, 1978, p. 327), permet peut-être davantage de le faire. Le mouvement que les voyageurs en terre kalmouke tentent de retranscrire est double. Il s'agit d'une part du leur, celui de voyageurs itinérants, rarement fixés plus de quelques jours en un lieu, poursuivant leur chemin, en fonction d'un itinéraire préalablement tracé ou au gré du hasard. Il s'agit d'autre part du mouvement des peuples nomades, qui passent à travers les steppes, emportant avec eux leurs maisons, comme l'ont noté tous les chroniqueurs occidentaux sédentaires, depuis Hérodote. Il y a dans cette double articulation quelque chose de difficile, car pour se dire dans la durée, il faut que ces mouvements s'épousent l'un l'autre, se fondent en un seul.

Cette difficulté explique sans doute le choix souvent fait de rencontrer les Kalmouks en un point fixe, dans le palais que les princes Toumène, *noyons*⁶ de l'*ulus* khoshut, se sont fait bâtir sur une île de la Volga. Si Adèle Hommaire de Hell note sa déception de se voir ainsi dans un palais luxueux qui lui rappelle par trop l'Europe, le lieu a néanmoins le mérite de permettre qu'une rencontre soit possible, grâce à l'immobilité que permet la sédentarité : arrêté quelques jours chez les Toumène, les voyageurs ont le temps qu'un dialogue se noue. Potocki accomplit un séjour dans la horde du prince Toumène, du 13 au 23 août 1797. Les Hommaire de Hell y sont également reçus par son fils fin juillet ou tout début août 1839. Dumas et Moynet y séjournent deux jours en octobre 1858, chez le petit-fils du prince rencontré par Potocki. Le séjour chez les Toumène est l'occasion d'une mise en scène du mouvement, puisque les invités y assistent, en spectateurs, à des scènes de montage et de démontage de tentes, qui leur permettent de s'initier à la vie nomade.

Mais ce mouvement est feint, il relève du spectacle concerté de gestes dépourvus de finalité autre que monstrative. Pour peindre le mouvement vivant, il faut le vivre. Afin d'accomplir la mission géographique qu'ils se sont fixés, les Hommaire de Hell demandent à une escorte kalmouke de les accompagner. Cette errance de plus de six semaines est l'occasion pour les deux Occidentaux de faire leur le rythme particulier de l'errance, d'épouser le mouvement de la caravane, dans une expérience qui est particulièrement singulière pour Adèle Hommaire de Hell. Son époux suit en réalité le rythme du géographe : « Ayant une opération à faire toutes les dix minutes, il allait à pied, ainsi que les Cosaques et les Kalmouks, qui portaient les instruments et mesuraient les distances » (1845, p. 20). Xavier Hommaire de Hell impose à son escorte un rapport scientifique au temps et à l'espace, et l'invite à franchir la distance culturelle pour adopter le point de vue du géographe sur l'espace traversé, espace à mesurer et à dessiner, en fonction de repères temporels mathématiquement déterminés. En

⁶ Terme mongol désignant le chef d'un « *ulus* » dont le pouvoir est héréditaire. Titre aristocratique.

revanche, Adèle Hommaire de Hell, dégagée de toute finalité scientifique, se laisse au contraire bercer par la marche, dans une posture de contemplation qui l'invite à une expérience d'une tout autre nature, celle du nomadisme. Elle fait l'épreuve de « la monotonie d'une marche traînante à travers un désert » (1845, p. 21) qui lui permet progressivement, dans la durée partagée, de transformer la distance culturelle en écart fécond, gage d'une intercompréhension possible : « À mesure que nous nous accoutumions au calme et à la grandeur du désert, nous arrivions à comprendre l'amour passionné d'un Kalmouk pour les steppes et sa kibitka » (1845, p. 34).

Or cette intercompréhension se reflète, sous l'apparente objectivité de la cartographie, dans la prégnance, sur la carte réalisée par Xavier Hommaire de Hell, d'un point de vue autorisé et construit par la rencontre avec les Kalmouks. En effet, si le géographe prend le temps d'expliquer, dans un chapitre encyclopédique, la présence de Turcomans dans le Sud de la Russie et la décision prise par les autorités de leur octroyer des terres où nomadiser, la représentation retenue pour la cartographie semble les cantonner dans un statut de brigands, usurpant de manière illégitime les terres kalmoukes. De fait, si les Hommaire ont fait route longtemps avec les Kalmouks, ils n'ont abordé les Turcomans que de loin, et ne les ont perçus qu'à travers le filtre du discours des Kalmouks. Ainsi Adèle Hommaire de Hell note-t-elle :

Un peu avant de camper, nous vîmes arriver de loin une immense file de petites voitures, que nos Kalmouks reconnurent comme appartenant à des Turcomans, gens fort peu estimés dans ce pays, en raison de leur caractère querelleur et brutal (Hommaire de Hell, 1845, p. 32).

L'usage du déterminant possessif dans « nos Kalmouks », est un signe de familiarité qui est certes teinté d'une forme de condescendance, mais n'en dessine pas moins une communauté de point de vue dont les Turcomans, apparaissant dans le lointain, sont exclus. Se dessine alors en creux la relation d'extériorité entre Kalmouks et Turcomans, qui amène les Hommaire de Hell à distinguer parmi les nomades, distinction mise en valeur dans la cartographie. La phrase de la narratrice restituée, par le biais du discours narrativisé, le point de vue et le langage des Kalmouks de leur caravane. Les adjectifs axiologiques « querelleur » et « brutal » sont le produit de la superposition du discours des Kalmouks, habitants de « ce pays » et de la voix de la narratrice qui, dans le temps de l'écriture, fait sien ce discours.

S'il y a intercompréhension, c'est aussi que le mouvement des voyageurs adoptant pour quelques semaines le rythme de la caravane nomade permet à un autre mouvement d'advenir, celui des Kalmouks vers les Occidentaux. Au quatrième jour de l'errance, un cavalier s'approche de la caravane des Hommaire de Hell :

Le nouveau venu nous apprit qu'on était déjà informé partout de notre passage dans les steppes, et que nous rencontrerions bientôt un campement de Kalmouks venu exprès de ce côté pour nous voir (1845, p. 26).

[...] Comme le Kalmouk nous l'avait prédit, nous arrivâmes le soir au milieu d'un campement composé d'une vingtaine de tentes. Tous les hommes vinrent à notre rencontre, et dételèrent la brichka sans vouloir permettre à l'escorte de s'en mêler (1845, pp. 29-30).

Le mouvement ici décrit répond symétriquement à celui de Clarke : les Kalmouks, apprenant qu'ils se trouvent à côté de cette étrange caravane, font un détour pour venir à leur rencontre, afin de se trouver désormais de « ce » côté, celui des Occidentaux, qui sont désormais non plus « à côté » des Kalmouks, mais bien « au milieu » d'eux, non en vertu de leur propre désir d'altérité, mais en raison du désir des Kalmouks mêmes de les rencontrer.

CONCLUSION

La carte de Xavier Hommaire de Hell ressemble en définitive à celles de l'*Atlas cyclographique* de Potocki ou aux tableaux de Moynet : elle reflète, à travers l'espace, une durée. La ligne de nivellement est plus qu'une ligne, elle constitue un itinéraire, celui d'un voyage vécu à ras de terre, au pas lent de la caravane. La mention des « Kalmouks », en caractères aussi gros que la très officielle mention du « Gouvernement d'Astrakhan », est la trace laissée sur le papier par une rencontre, par un double mouvement impossible à figurer en ceci qu'il a été créé spécifiquement par le voyage même, un mouvement qui n'est pas la migration traditionnelle des Kalmouks de leurs campements d'été à ceux d'hiver, mais qui prend la forme d'un détour symétrique, celui des voyageurs vers les autochtones et des autochtones vers les voyageurs. Or ce détour ne peut se lire que dans les textes qui accompagnent les cartes, dans les notes et les esquisses prises sur place dans le temps du voyage. Pourtant le détour, s'il est nécessaire, n'est pas encore suffisant : pour que l'écart puisse se donner à lire, il faut qu'il soit suivi d'un retour qui lui assigne une place dans l'expérience, afin de le transformer en savoir. Ce retour, c'est celui de Potocki réordonnant la matière de ces notes pour la publication, de Klaproth annotant les notes prises par Potocki pour en éclairer le chemin, d'Adèle et Xavier Hommaire de Hell rédigeant et reprenant le récit rétrospectif de leur voyage, de Moynet ordonnant dans ses tableaux la matière esquissée en voyage. C'est à ce prix seulement que peut se dire, dans l'épaisseur de la recreation littéraire, ce qui n'est pas seulement de l'ordre d'une « représentation », mais bien d'une « rencontre » (Blais, 2009, p. 156).

BIBLIOGRAPHIE

- Bakhtine, M. (1978). Formes du temps et du chronotope dans le roman. In M. Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman* (pp. 235-398). Paris : Gallimard.
- Bassin, M. (1991). Russia between Europe and Asia : The Ideological Construction of Geographical Space. *Slavic Review*, 50/1, 1-17. DOI : <https://doi.org/10.2307/2500595>.
- Beauvois, D. (1977). Entre l'analyse et l'action politiques, Jean Potocki, voyageur "éclairé". In *Modèles et moyens de la réflexion politique au XVIII^e siècle* (pp. 39-63). T. 1. Lille : Presses de l'Université de Lille/du Septentrion.
- Blais, H. (2009). Coloniser l'espace : territoires, identités, spatialité. *Genèses*, 74, 145-159. DOI : <https://doi.org/10.3917/gen.074.0145>.
- Boulain, V. (2012). *Femmes en aventure. De la voyageuse à la sportive. 1850-1936*. Rennes : Presses universitaires de Rennes. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.113364>.
- Clarke, E.-D. (1816). *Travels in various countries of Europe, Asia and Africa*. Vol. 1. *Russia, Tahtary and Turkey*. London : T. Cadell and W. Davies.
- Clarke, E.-D. (1813). *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*. Trad. de l'anglais. Paris : Buisson, Arthus Bertrand.
- Clerc, P. (2006). La géographie française et les « indigènes » : Le cas de l'Afrique du Nord à travers les articles des Annales de Géographie (1892-1942). *Les Géographes français et l'altérité en terrain colonial : le cas de l'Afrique du Nord*, Papeete, France [communication publiée par l'auteur sur la plateforme HAL sous la référence (halshs-00752031)].
- Fiszer, S. (2020). Jan Potocki, explorateur du Caucase. In S. Fiszer & A. Nivière (dir.), *Science et littérature. Inspirations réciproques. Europe centrale et orientale (XIX^e-XX^e siècles)* (pp. 27-39). Paris : Le Manuscrit.
- Fossier, C. & Marchina, Ch. (2014). Study of human-animal interactions in Siberian pastoral systems via GIS (Geographic Information Systems). In D. Arzyutov & V. Davydov (dir.), *Grani sotsial'no-go: antropologicheskie perspektivy issledovaniya sotsial'nyh otnoshenii I kul'tury* [*Les Limites du social : perspectives anthropologiques de la recherche sur les relations sociales et la culture*] (pp. 613-625). Kunstkamera, Saint-Petersbourg.
- Fraïsse, L. (1997). Potocki voyageur et romancier : l'influence des voyages au Caucase et en Chine sur le *Manuscrit trouvé à Saragosse*. *Revue d'histoire littéraire de la France*, 97/1, 32-56.
- Genette, G. (1972). *Figures III*. Paris : Seuil.
- Hartog, F. (1979). Les Scythes imaginaires : espace et nomadisme, *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 34/6, 1137-1154.
- Hérodote (2017). *Histoires. Livre IV. Melpomène*. Trad. De P.-E. Legrand. Paris : Les Belles Lettres.
- Hommaire de Hell, X. (1843-1845). *Les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale. Voyage pittoresque, scientifique et historique*. T. 1-2. Paris : Bertrand et Strasbourg : Vve Levrault.
- Hommaire de Hell, A. (1860). *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne et dans la Russie méridionale*, Paris : Hachette.
- Jullien, F. (2012). *L'Écart et l'entre. Leçon inaugurale de la Chaire sur l'altérité*. Paris : Galilée.
- Klaproth, J. von (1827). Voyage du comte Jean Potocki à Astrakhan et dans les cantons voisins en 1797. *Nouvelles annales des voyages et sciences géographiques*. Deuxième série. T. 6, 5-58.
- Marchina, Ch. (2019). *Nomad's land. Éleveurs, animaux et paysage chez les peuples mongols*. Le Kremlin-Bicêtre : Zones sensibles.
- Monicat, B. (1996). *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du 19^e siècle*. Amsterdam/Atlanta : Rodopi.

- Moussa, S. (1998). Le nomadisme chez Potocki : des récits de voyages au *Manuscrit trouvé à Saragosse*. *Revue de littérature comparée*, 287/3, 231-353.
- Moussa, S. (2020). Aux frontières de l'humanité. La représentation des Tsiganes dans l'œuvre d'Adèle Hommaire de Hell. In S. Bauer & K. von Hagen (dir.), *Aux frontières : Roma als Grenzgängerfigurender Moderne* (pp. 129-146). München : AVM Edition.
- Moynet, J.-P. (1860). Voyage au littoral de la mer Caspienne. *Le Tour du monde*, 1, 113-128 et 305-336.
- Moynet, J.-P. (1867). Le Volga. *Le Tour du monde*, 15, 49-96.
- Potocki, J. (2004). Voyage à Astrakhan et sur la ligne du Caucase. In *Œuvres II*, éd. F. Rosset & D. Triaire. Louvain-Paris-Dudley : Peeters.
- Pratt, M.L. (1991). Arts of the Contact Zone. *Profession*, 33-40.
- Retailé, D. (2013). Cartographie, quadrillage et ordre sédentaire. *L'Information géographique*, 77, 88-108. DOI : <https://doi.org/10.3917/lig.774.0088>.
- Stroev, A. (2006). Les voyages du comte Jean Potocki à la recherche des antiquités slaves. In S. Lion-Chipon & D. Vaj (dir.), *Relations savantes. Voyages et discours scientifiques* (pp. 35-50). Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne.